

un vaste fond de culture tous azimuts, de nombreuses disciplines se croisent et interagissent dans les considérations de l'A., aussi pertinentes et originales, que spirituelles : la linguistique – faut-il le dire ? – ; l'histoire, et pas seulement celle des mots, pas seulement celle du passé, mais également celle dont l'enjeu se débat aujourd'hui ; la sociologie et l'économie ; divers cantons de la réflexion philosophique au sens le plus ouvert. L'érudition qui forme le soubassement et le socle des exposés force l'admiration. Pour en rester à quelques exemples, on est de plain pied tant avec les us et coutumes des cours et hauts lieux de pouvoir, civils et religieux, qu'avec le vécu populaire dans ses fêtes, dévotionnelles ou carnavalesques, dont on apprécie de remonter l'histoire, et dont on savoure l'accompagnement gastronomique. On cueille à pleines mains les anecdotes, citations et autres faits piquants touchant des personnages célèbres, et d'autres qui le sont moins. On est initié aux subtilités, aux évolutions, aux modifications des calendriers au gré des époques, qu'il s'agisse des Romains, des papes ou des républicains de la Convention. Et je me dois de fermer ici l'énumération car, à l'instar des mots, elle risque de nous « mener » bien loin. — Non, pourtant, pas encore. Pas avant d'avoir précisé que l'érudition touche aussi la chimie, lorsqu'à propos du terme *amalgame*, l'auteur décompose le prétendu « plombage » du dentiste (p. 58). — L'érudition interdisciplinaire hors du commun nous porte à un niveau élevé en densité et en intensité. Mais s'il s'avère parfois que des lectures de cette trempe – revers de la médaille – puissent en devenir pesantes, l'A. évite allègrement, spontanément, cet écueil par son style pétri d'un humour qui anime ses propos d'un frisson de sautillante légèreté. On note particulièrement la centaine de chutes relevées d'un trait d'esprit incluant l'objet de la rubrique sur laquelle il conclut. Et ces traits ne se cantonnent pas aux clauses mais parsèment le texte çà et là. Spirituel, mais aussi de temps à autre recourant à l'imaginaire romanesque (p. 89, 106 ...) pour engager la réflexion. — Un regret, peut-être : l'absence d'index ? Mais soyons de bon compte : vu le nombre de termes, leurs antécédents, leurs correspondants dans des langues voisines, leurs racines 'en amont' et leur prolongement en aval, sans parler de l'abondance de noms propres, voilà de quoi faire un ... treizième travail d'Hercule. — Il me plaît, pour conclure, de citer ces extraits de l'éditorial : « L'auteur observe l'écume des jours à travers les lunettes filtrantes des mots qui servent à la décrire », « que ce soit dans le domaine du temps, du climat, de la politique, de la religion, du sport ou des médias, les termes choisis éclairent le plus modeste fait d'une aura idéologique qui dépasse le simple constat », les mots « servent autant [...] à concevoir le monde qu'à le désigner ». Encore fallait-il un talent exceptionnel pour le démontrer ; et d'une façon qui, comme pour certains mets décrits dans ce livre, allie saveur et consistance.

D. DONNET.

P. MORANTIN, *Lire Homère à la Renaissance. Philologie humaniste et tradition grecque* (Travaux d'Humanisme et Renaissance, DLXXV), Genève, Droz, 2017, 17.5 x 25, 407 p., br. EUR 92.89, ISBN 978-2-600-01911-8.

Les annotations de deux humanistes à l'édition princeps d'Homère (Florence, 1488) sont la base de ce travail. Vettore Fausto (après 1480-1546/1547), connu comme architecte naval, fut aussi professeur de grec à Venise. Il annota plusieurs chants de l'*Illiade* sur son exemplaire conservé à Venise (*Marcian. gr.* IX 35). Ces annotations sont en grec beaucoup plus souvent qu'en latin (p. 26-39), ce qui conduit l'A. à interroger le bilinguisme latin-grec à Venise. Le grand imprimeur Alde Manuce fonda une Académie, où le bilinguisme était pratiqué et qui dut disparaître fin 1504 : c'était une utopie. L'A., se basant sur ses statuts, y voit au contraire un projet solide, qui dura jusqu'en 1515 (p. 54). Le bilinguisme avait des bases qui remontaient à l'Antiquité ; il réapparut à la Renaissance et particulièrement à Venise, où la diaspora byzantine était importante. Tout cela est intéressant et vrai, de même que les comparaisons entre italien vulgaire, grec vulgaire, grec littéraire et latin, les liens étroits (chez les gens cultivés) entre grec parlé et grec littéraire (p. 54-89), mais le bilinguisme pratique d'Alde

Manuce, aux yeux de l'Histoire, est une utopie. Retour sur les annotations de Fausto à son exemplaire d'Homère (p. 91-111), qui empruntent au *Venetus A* (= *Marcian. gr.* 454), du X^e siècle. Le plus célèbre ms. d'Homère, annoté, était dans une des quarante-huit caisses que le cardinal Bessarion, fuyant la Sublime-Porte, confia à Venise en 1469. Un examen minutieux montre que l'accès à ces trésors de la littérature grecque était possible avant 1532. Fausto, quant à lui, dut consulter le *Venetus A* en 1516 (sinon auparavant) et 1518 (p. 166-178). L'A. examine aussi (p. 91-124) la teneur des annotations de Fausto, ce qu'elles doivent au *Venetus A* et, à travers ce dernier, aux philologues alexandrins (Aristarque ...), la reprise de signes critiques antiques (obel, astérisque ...). Quelle est la portée du travail philologique de Fausto (p. 125-166) ? L'A. ne veut pas d'un jugement rendu à partir des progrès actuels (considérables) de la philologie ; partons plutôt de ce qu'était la philologie aux époques alexandrine et romaine. Le mot de grammaire correspond alors mieux à la réalité philologique : une connaissance empirique de la langue, ses rapports avec d'autres formes de savoir. Elle incluait la correction (διόρθωσις). Fausto s'inspire très nettement de Varron : la critique littéraire a plusieurs composantes, promises à une longue fortune : *lectio, enarratio, emendatio et iudicium*. Ici, une comparaison avec Politien (p. 165), sur la tâche éminente du *grammaticus*, mais je nuancerais : Politien (il n'est pas le seul : Béroalde sr ...) va plus profondément, puisqu'il justifie ses choix dans de véritables notes critiques, argumentées (voir sa *Miscellaneorum centuria prima*, 1489), au lieu, comme longtemps encore, d'aligner quelques variantes. Après Fausto, l'A. examine l'exemplaire annoté par Guillaume Budé de la princeps d'Homère, conservé à l'Université de Princeton (Firestone, Ex 12681.1488Q). Les notes de Budé ont différentes sources, que l'on identifie, mais rien ne prouve un accès direct au *Venetus A* et à ses scholies : il y eut un intermédiaire, la « source inconnue » (p. 179-219). Différents indices internes (écriture ...) et externes (autres œuvres de Budé empruntant à ses annotations d'Homère) permettent de distinguer deux étapes dans les annotations, dont la typologie est établie (p. 221-281). Budé s'exprime en grec plus souvent qu'en latin, avec parfois des changements de code dans une même note. Ce bilinguisme reflète la République des Lettres. L'absence d'apparat critique, comme longtemps encore, inspire à l'A. des pages sur l'aspect ouvert des notes, cernant les problèmes et indiquant des solutions. Là aussi (mais cette fois, en s'inspirant de Gadamer), l'A. veut partir de la réalité philologique au temps de Budé. — La réception du texte d'Homère est un sujet largement traité. L'A. l'approfondit en se limitant à deux humanistes. Le lecteur en tire tout profit, s'il supporte une composition en zigzags, le manque de concision, les répétitions, une lacune (entre les p. 21-22, aisément comblée), des écarts orthographiques (« les commentateurs grecs se sont demandés », p. 32, etc.). A plusieurs reprises, il est renvoyé à des annexes, absentes : elles se trouvent en réalité sur le fichier .pdf vendu séparément. Dans la bibliographie finale, les cotes de bibliothèque sont la seule indication pour les mss d'Homère et les annotations manuscrites des éditions imprimées (sans même le nom du glossateur). Il eût été commode aussi de donner les références complètes des éditions modernes de scholies (Dindorf, Erbse, van Thiel ...), citées dans les notes par le seul nom de l'éditeur. Tel quel, assez touffu, l'ouvrage permet de plonger dans un monde hellénisant sombre aujourd'hui dans une suicidaire léthargie. — B. STENUIT.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Monique TRÉDÉ-BOULMER, Kairos. *L'à-propos et l'occasion. Le mot et la notion, d'Homère à la fin du IV^e siècle avant J.-C.* (Études anciennes. Série grecque, 150), Paris, « Les Belles Lettres », 2015, 16 x 24, 361 p., br. EUR 45, ISBN 978-2-251-32685-6.

Cet ouvrage est la version actualisée d'une thèse de Doctorat en Lettres soutenue en 1987 à l'Université Paris IV-Sorbonne. L'objet de l'étude, divisée en cinq chapitres, est